

La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne. Études rabelaisiennes, Tome XLVIII. Actes du colloque de Rome, septembre 2003, édités par FRANCO GIACONE. Genève, Droz, 2009. Un vol. de 607 p.

Franco Giacone, dans son introduction, et Richard Cooper, à qui revient la tâche difficile de tirer les conclusions de ce colloque international, rendent tous deux compte du caractère foisonnant de ce volume qui multiplie les façons d'analyser la langue des deux plus grands prosateurs français du seizième siècle. Les approches méthodologiques sont extrêmement diversifiées : études grammaticales, rhétoriques, lexicales, énonciatives, *etc.* Certains articles relèvent davantage du bilan, quand d'autres mettent en place les fondations de travaux futurs. Ce volume dresse donc à la fois un état des lieux extrêmement vaste de la recherche sur la langue de Rabelais et Montaigne et esquisse aussi les pistes à explorer dans l'avenir. La première partie est consacrée à Rabelais et se termine avec les travaux qui portent sur les deux auteurs, la seconde porte strictement sur la langue de Montaigne.

Langue de Rabelais

Un article de Mireille Huchon ouvre la première partie : elle met en évidence la communauté d'esprit entre Rabelais et Dante. À l'instar du poète italien, Rabelais a inventé une langue inédite, en créant une « norme totalement artificielle », tant par les choix orthographiques, syntaxiques que lexicaux. Cette tentative d'invention d'un « illustre français » reste unique et sans réelle postérité, car le modèle qui prévaut finalement dans les années 1540 est celui d'une langue des *Amadis*. On prône alors, comme dans le *Courtisan*, une langue qui ne diffère pas radicalement de la langue courante : la langue littéraire est seulement plus régulière et plus ornée, mais adopte l'essentiel des structures de la langue usuelle. Guy Demerson et Jean Céard montrent tous les deux de quelle façon la langue du médecin enrichit celle de l'auteur. Guy Demerson donne mieux leur place aux propos des « biens ivres » dans l'économie du *Gargantua* : ils sont la stylisation d'une observation médicale attentive. Jean Céard insiste quant à lui sur le fait que Rabelais écrit à un moment, où, en particulier à Lyon, s'élabore une langue médicale précise et intelligible pour ceux qui ne parlent ni le latin ni le grec. À la lumière des œuvres de Paré ou des traductions des traités de médecine antique, le critique souligne que Rabelais, médecin et humaniste, est le témoin et l'acteur de la constitution d'une langue médicale aux tendances suivantes : effacement des termes d'origine arabe, prédominance du grec, maintien de quelques termes d'origine latine et résistance de certains mots d'origine vernaculaire. Jean Céard s'appuie en particulier sur le chapitre XIII du *Tiers Livre* consacré partiellement au sommeil et sur la description de Quaresmeprenant dans le *Quart Livre*.

Les articles de Jean Lecointe et Isabelle Garnier-Mathez permettent de cerner avec plus de précision ce qu'on va se risquer d'appeler dans une acception la plus large et la moins connotée l'« idéologie de Rabelais ». Jean Lecointe étudie avec minutie ce que Rabelais doit à la scolastique et Isabelle Garnier-Mathez par l'étude des adjectifs confirme la « connivence évangélique » de Rabelais avec le cercle de Marguerite de Navarre et Lefèvre d'Étaples. Par son étude, Jean Lecointe rappelle la difficulté de mesurer le degré de parodie de certains passages, dont le plus exemplaire et le plus célèbre reste celui de la « lettre de Gargantua ». Il révèle ainsi la complexité du rapport de l'humanisme à la scolastique et en particulier à l'exercice de la *disputatio*. La dialectique humaniste a emprunté aussi parfois le jargon technique de la scolastique. Ainsi, l'ironie de Rabelais est certainement la plus forte lorsqu'il s'attaque à la logique telle qu'elle était enseignée par l'École. En revanche, il fait preuve d'un intérêt réel pour la « technique et l'éthique de l'art de conférer ». Jean Lecointe tire deux conclusions essentielles de ses analyses. Il revient déjà sur ce qu'il distingue, dans les œuvres de Rabelais, comme un « stylème parodique » qui « résulte de l'union indissociable de l'intérêt et de l'ironie » et où l'ironie omniprésente est inversement proportionnelle au degré d'intérêt que porte l'auteur à son sujet. Enfin, il situe l'œuvre rabelaisienne dans une époque-charnière « où une logique de la forme se trouve mise en confrontation, mais pas encore franchement en contradiction, avec une logique de la vérité ». Isabelle Garnier-Mathez en étudiant les occurrences de certains adjectifs montre chez Rabelais la présence d'un « idiolecte évangélique ». Elle met par

exemple en évidence la présence du terme *evangelicque* dans un sens nouveau (sens qui apparaît, d'après I. Garnier Mathez, en 1525) : le mot signifie non seulement « qui se rapporte à l'évangile », mais renvoie en outre « aux pratiques des chrétiens revenant à la pureté de l'Évangile ». Elle distingue plusieurs usages des qualificatifs : ils témoignent parfois d'une réalité politico-religieuse, mais dans d'autres cas, ils signalent « l'influence sur l'auteur des pratiques langagières de la littérature doctrinale des années 1520-1540 », littérature qui relève à la fois de l'évangélisme et du néoplatonisme. Cette influence sensible dans les années 1532-1535 s'étend bien au-delà. Les variantes ultérieures dans *Gargantua et Pantagruel* réunis dès 1542, la rédaction du *Tiers Livre*, comme la publication des œuvres complètes dès 1553 ne diminuent en rien cette « connivence évangélique ».

François Rigolot recherche le sens de la concurrence dans l'œuvre de Rabelais entre hypotaxe et parataxe. Certains passages dans le recours outré à la subordination relèvent parfois du pastiche cicéronien ou révèlent aussi l'influence de la poétique de la « sylve », l'œuvre de Politien ayant été diffusée par Nicolas Petit. François Rigolot montre que c'est la parataxe qui domine l'œuvre, qui trouve sa forme extrême dans la liste. Elle souligne souvent la vanité de la tentative d'organisation et de rationalisation que représente la subordination.

L'article de Maria Gabriella Adamo propose un répertoire savoureux de détournements de formes figées. Elle établit un classement précis et détaillé des proverbes renversés ou réinventés par l'auteur. Rabelais redonne ainsi chaleur à ces « paroles gelées » que sont les proverbes et redonne de l'ambiguïté à ce qui ne relève qu'apparemment du sens commun. L'écriture devient sans cesse une occasion d'interroger la langue. Autres répertoires savoureux : l'article de Michèle Clément qui donne les fondements méthodologiques d'une étude de l'argot chez Rabelais et établit un premier classement des mots empruntés au « jargon des gueux » et celui de Myriam-Marrache Gouraud qui s'intéresse au « lexique grivois chez Rabelais ». La langue de Panurge et celle d'Alcofrybas se distinguent tout particulièrement par leur verdeur. Christophe Clavel, quant à lui, choisit de ne s'intéresser qu'à un mot (mais non des moindres) dans une enquête tout aussi ludique qu'érudite : il livre les secrets du mot *sorbonicoloficabilitudinissement*. Même si on rencontre cette agglutination de suffixes en latin médiéval, cet hapax tiré de la *Cresme philosophale* doit sans doute beaucoup à la *festivitas* érasmiennne. L'adage 3269 évoque d'ailleurs ces mots à rallonge et est illustré d'exemples extraits des auteurs comiques comme Plaute et Aristophane. Claude la Charité apporte un éclairage sur cette présence du bas, de la fantaisie dans le texte. En s'appuyant sur le prologue du *Cinquième livre* et sur une probable influence de la théologie négative sur Rabelais, il explique plus précisément le sens du grotesque. Si le père de Pantagruel et Gargantua se fait riparographe, c'est parce que la dignité de l'homme est insaisissable et qu'il ne peut la manifester que dans un au-delà de la fiction grotesque.

Louis Lobbes réunit Rabelais et Montaigne en soulignant leur dette envers Érasme à qui ils empruntent nombre d'apophtegmes sans toujours mettre en évidence leur source. Les articles d'Olivier Soutet et Éliane Kotler qui s'intéressent également à Montaigne et Rabelais proposent une approche plus strictement linguistique : Olivier Soutet interroge l'évolution dans la langue qui a conduit à supplanter *si que* par *si bien que* ; Éliane Kotler met en évidence les différents usages de l'adverbe *ici*.

Langue de Montaigne

Alain Legros ouvre la partie consacrée à Montaigne en montrant que sous la plume de celui-ci, « ici » désigne un espace commun au lecteur et à l'auteur, un lieu privé où l'auteur des *Essais* partage avec volupté ses libres « fantasies ». Emmanuel Naya révèle l'influence du scepticisme sur les *Essais* : Montaigne cherche à annuler les conditions de possibilité d'une compréhension dogmatique de son propos. Fuyant l'abstraction, il s'en tient pour cette raison au « concret empirique » et se contente de rendre compte de ce qui le traverse ; enfin, il limite la portée de ses énoncés par la présence d'énoncés contradictoires. Plus généralement, le langage sceptique doit faire sentir que tout énoncé est « catachrétique », ce qui signifie dans un sens pyrrhonien, que tout signe est approximation. E. Naya montre justement que Montaigne est intentionnellement

approximatif dans son usage changeant et personnel du mot « vérité ». Les analyses d'André Tournon sur la segmentation des phrases dans les *Essais* – segmentation effacée dans l'édition de 1595 – vont dans le même sens ; elle donne au style de Montaigne la vivacité d'un dialogue intérieur, mais surtout, en morcelant le texte, elle fait perdre aux formules ainsi détachées d'un ensemble doctrinal cohérent leur poids dogmatique et leur redonne toute leur contingence.

Dans une perspective un peu différente de celle d'Emmanuel Naya, Jean-Charles Monferran met aussi en évidence l'usage singulier que fait Montaigne du lexique : le vocabulaire de l'auteur des *Essais*, simple sans être fade, vise à refléter le plus authentiquement possible son *ethos* et à retrouver le style vigoureux qu'il prête à Socrate. Montaigne ainsi n'hésite pas à insérer quelques mots gascons ou à utiliser le lexique cynégétique pour dire la curiosité humaine ou le désir amoureux. Claire Badiou-Monferran s'intéresse aussi au lexique et plus spécifiquement aux binômes para-synonymiques : ceux-ci ne sont pas de simples tics stylistiques, car Montaigne a pris soin d'effacer les couples strictement synonymiques comme *larmes et pleurs*. L'usage que fait Montaigne de cette pratique n'anticipe pas non plus exactement la réflexion de Vaugelas sur la synonymie. La para-synonymie est, pour Montaigne, un lieu polyphonique où, jouant de la différence de sens entre les mots, il fait entendre la voix de la *doxa* et, légèrement distante, sa voix propre.

La vigueur de la langue, au cœur de l'étude de Jean-Charles Monferran, est aussi au centre de l'article de Bénédicte Boudou qui rappelle le goût de Montaigne pour les locutions proverbiales et imagées qu'il emprunte au « babil de sa chambrière ». Elle restreint cependant son analyse aux seuls proverbes et en recense une vingtaine, dont près de la moitié sont en langue étrangère : Montaigne tend dans son usage à suspendre leur force affirmative, préférant renforcer l'opacité des images pour que le sens des proverbes soit interrogé. Le choix des proverbes en langue étrangère tend aussi à leur redonner ce caractère énigmatique. C'est une même tendance de la langue que met en évidence Thérèse Vân Dung Le Flanchec en étudiant les métaphores dans les *Essais*. Montaigne redonne vie aux métaphores lexicalisées qu'il emprunte à la langue française : il procède au « défigement » de celles-ci en les déployant en métaphores filées.

Nicola Panichi explore les ressorts de l'écriture oblique, indirecte de Montaigne. Comme Pic de la Mirandole, Érasme et Giordano Bruno, Montaigne dit sans dire, « montre au doigt ». Après l'avoir défini, Nicola Panichi, donne des exemples du fonctionnement silénique de l'écriture de Montaigne. Elle montre ainsi que dans les *Essais* la réflexion sur l'autorité et l'obéissance va de pair avec une pensée de la liberté de conscience.

Ce n'est pas de l'implicite que s'occupe Ilana Zinguer, mais des non-dits. Elle interroge par exemple le silence de Montaigne sur la persécution des juifs à Rome dans son *Journal de Voyage*. Elle montre aussi le caractère significatif de certaines variantes où Montaigne supprime ou atténue des affirmations.

C'est une langue en mouvement que mettent en évidence Giovanni Dotoli et Françoise Argod-Dutard. Giovanni Dotoli voit dans la mobilité de cette langue le mouvement du corps. Françoise Argod-Dutard s'appuie, elle, sur une analyse syntaxique. D'autres articles sont également plus strictement grammaticaux : Bernard Combettes s'intéresse aux constructions à détachement, Marie-Luce Demonet au rôle de l'interjection et de l'exclamation, Gérard Milhe-Poutingon aux relatives indéfinies.

Les articles qui ferment le volume font prendre des « routes par ailleurs » pour aborder la langue des *Essais*. Paul J. Smith fait lire Montaigne à travers le regard de Peter Van Veen, juriste et peintre hollandais, qui a illustré l'édition parisienne de 1602. Cet article donne non seulement un aperçu de la première réception des *Essais*, mais fait aussi ressortir l'importance des images dans l'écriture de Montaigne, dont il révèle et souligne le caractère emblématique. Enfin, Franco Giacone donne un aperçu de la quête érudite qui lui a permis de trouver la source restée inconnue du vers : *Che ricodarsi del ben doppia la noia*. Après avoir parcouru plusieurs commentaires de la *Divine Comédie*, Franco Giacone a fini par trouver dans l'un d'eux une référence à une traduction de *Jocaste* d'Euripide publiée à Venise par Manuce en 1549. Cette traduction contenait le mystérieux vers.

À l'issue de la lecture de ce volume copieux et varié qui témoigne de la vitalité des études sur Rabelais comme sur Montaigne, il est difficile de prétendre saisir finalement les principales caractéristiques de la langue de ces deux auteurs magistraux de la Renaissance. Mais, avec la caution des plus excellentes études qui ponctuent ce recueil, nous nous risquons à une synthèse nécessairement simpliste et incomplète. De nombreux articles sur Rabelais tendent, d'une certaine manière, à illustrer l'analyse de Mireille Huchon. Ils rendent particulièrement compte de l'inépuisable curiosité lexicale du père de Pantagruel. La langue de Rabelais, soucieuse de créer un « vulgaire illustre », exhibe son caractère artificiel. Montaigne, lui, est plus soucieux de cacher l'art. La langue des *Essais* se veut déjà simple et singulière, elle est aussi constamment soucieuse de désamorcer le caractère éventuellement affirmatif ou péremptoire des énoncés qui la composent, ce qui n'empêche ni la vigueur des images, ni la force des convictions.

BLANDINE PERONA